

5

**ETUDES
INTERNATIONALES**

LA GRECE

Par STANLEY CASSON



COLLECTION OXFORD

Bibliothèque Maison de l'Orient



171969



ETUDES INTERNATIONALES COLLECTION OXFORD

Sous ce titre l'Oxford University Press publie une série d'études consacrées aux questions internationales d'actualité. Ces études ont pour auteurs des historiens, économistes, juristes et savants qui comptent parmi les meilleurs spécialistes anglais de ces questions.

L'AVENIR DE LA CIVILISATION, par SIR ALFRED ZIMMERN.

L'AUTARCIE, par A. G. B. FISHER.

LE PROBLÈME "RACIAL" EN EUROPE, par JULIAN HUXLEY.

LES COLONIES ET LES MATIÈRES PREMIÈRES, par H. D. HENDERSON.

"L'ESPACE VITAL" ET LES PROBLÈMES DE POPULATION, par R. R. KUCZYNSKI.

DÉVELOPPEMENT ET EXPANSION DE L'EMPIRE BRITANNIQUE, par J. A. WILLIAMSON.

L'INDE, par L. F. RUSHBROOK WILLIAMS.

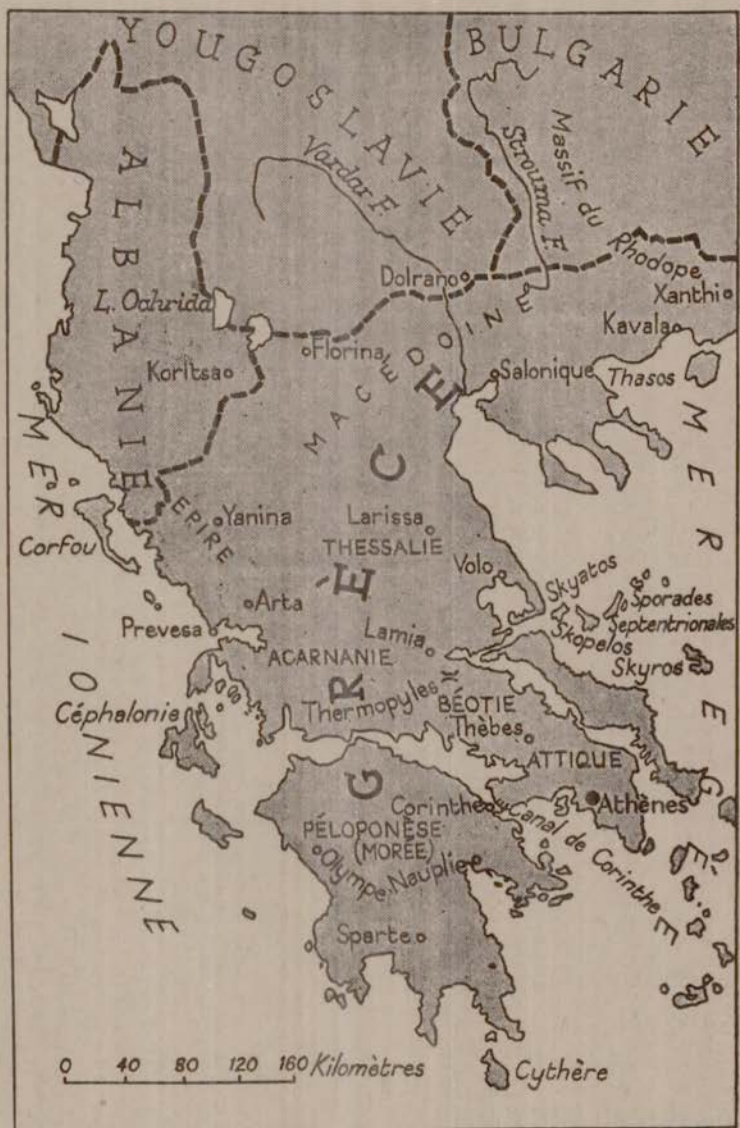
LES ORIGINES DE LA GUERRE, par E. L. WOODWARD.

LA CHINE, par R. M. ROXBY.

LE JAPON ET LE MONDE CONTEMPORAIN, par SIR JOHN PRATT.

LA GRÈCE, par STANLEY CASSON.

LE GOUVERNEMENT DE LA GRAND-BRETAGNE, par R. B. McCALLUM.



GRÈCE

ETUDES INTERNATIONALES
COLLECTION OXFORD

LA GRECE

PAR
STANLEY CASSON

OXFORD UNIVERSITY PRESS

1944

L'HEROIQUE résistance des Grecs, les éclatantes victoires par lesquelles ils ont tenu en échec les Italiens de Mussolini, le fait que seule la supériorité du nombre et de l'équipement a permis aux Allemands d'en venir péniblement à bout, fait de la campagne de Grèce un des épisodes de la guerre les plus vibrants de gloire. En s'attachant à décrire les traditions et le caractère des Grecs, cette brochure donnera au lecteur une idée de l'esprit qui a inspiré les faits d'armes de l'armée grecque. Cette brochure trace également les grandes lignes suivies par le développement de la Grèce Moderne, depuis la victorieuse guerre de l'Indépendance grecque d'il y a un siècle, guerre au cours de laquelle Byron trouva la mort, elle la situe dans ses relations avec les autres états des Balkans, et se termine par un bref compte-rendu du rôle que joue la Grèce dans la guerre actuelle. Toutes les forces militaires et navales de la Grèce, ainsi que toutes les ressources financières dont elle dispose hors du territoire occupé sont maintenant dans leur totalité à la disposition des Alliés, et coopèrent avec eux dans la guerre totale contre l'Âxe.

Le Lieutenant-Colonel Casson connaît la Grèce à la fois en tant que soldat et en tant qu'érudit. Il était en Macédoine pendant la guerre de 1914-18, a été professeur d'archéologie et d'histoire grecques à l'Université d'Oxford. Attaché à New College, dont il est « Fellow », il a également été Maître de Conférences d'Archéologie ancienne à l'Université d'Oxford, de 1919 à 1939; mobilisé au cours de la guerre actuelle, il a connu à nouveau du service actif en Grèce.

PUBLIÉ	AVRIL 1942
RÉIMPRESSION	DÉCEMBRE 1942
RÉIMPRESSION	FÉVRIER 1943
RÉIMPRESSION	FÉVRIER 1943

Printed in Great Britain

LA GRECE

Le legs du passé

ON se demande parfois si une race ou une nation qui, à quelque époque du passé, s'était développée au point de connaître à un degré très haut une longue phase de civilisation créatrice, porte en soi des qualités inhérentes qui l'amèneront tôt ou tard à une gloire semblable. C'est là un problème que les historiens n'ont jamais tenté de résoudre. L'histoire ne donne d'ailleurs pas à ce sujet d'exemples notoires. Du moins semble-t-il probable que certains peuples — et le mot « peuple » permet d'éviter l'ambiguïté qui s'attache aux mots de « race » et de « nation » — restent-ils fort longtemps empreints de ces qualités mêmes qui leur ont valu la gloire et ont particulièrement coloré certaines époques. La Grèce en est un cas. Ce terme : « la race grecque » signifie peu de choses qui supportent vraiment l'analyse; le terme : « la Nation grecque » renferme tout ce que l'on veut bien y comprendre; en disant « les Grecs », on suggère tout de suite une conception précise et simple. Depuis le début de l'histoire, les Grecs vivaient dans une région donnée, tandis que, comme toutes les autres races, la leur a varié et changé avec les époques. Le concept de « nationalité grecque » est si récent dans l'histoire grecque qu'il n'a guère plus qu'un sens politique. Cela a été le lot d'un Irlandais, peut-être à juste titre de découvrir qu'« une nation saine est aussi inconsciente de sa nationalité qu'un homme sain l'est de ses os ».¹ Insister trop sur la nationalité est donc fort probablement un symptôme malsain.

Jamais les Grecs n'ont affirmé appartenir à une race définie, d'origine établie, et reconnaissable à des caractéristiques particu-

¹ G. B. Shaw, *John Bull's Other Island*.

lières, comme le font les Mongols, les Hottentots ou les Allemands. Les populations qui, lors du second millénaire avant Jésus-Christ, se distinguaient des autres parce qu'elles faisaient usage du Grec, étaient un riche mélange de descendance fort diverses, méditerranéenne, nordique, alpestre, dinarique, auquel sont venus s'ajouter au cours du premier millénaire d'autres éléments venus d'Orient et de tous les littoraux du Levant et des côtes de la Mer Egée. Ces populations, dont le Grec était la langue commune s'amalgamèrent vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, constituant ainsi ce que nous appelons aujourd'hui une nation, et, également vers cette époque, elles organisèrent un mode de vie dans le territoire connu sous le nom de Grèce qui atteignit un niveau de civilisation inconnu jusqu'alors et jamais surpassé.

Continuité de la langue grecque

Aujourd'hui les Grecs peuvent revendiquer avec raison qu'ils parlent une langue qui a moins changé en deux mille ans et cinq siècles que n'importe quelle autre langue vivante. Le Grec moderne — à part naturellement les changements inévitables de prononciation et d'accent — présenterait peu de difficultés pour un Grec contemporain de Périclès, et réciproquement la langue ancienne, plus simple, de cette époque-là, est facile à apprendre pour le Grec cultivé d'aujourd'hui. Un Romain de l'ancienne Rome qui arriverait à Rome aujourd'hui se trouverait devant une langue à apprendre à peu près totalement; un Anglais de la cour du roi Alfred ne comprendrait que les phrases les plus élémentaires de ses hôtes d'aujourd'hui, et cela encore à condition d'y mettre beaucoup de bonne volonté. Au contraire, un Grec qui parlerait la langue usitée sur les côtes de la Mer Egée et dans le Levant lors, par exemple, du premier siècle de notre ère serait en quelques jours, à même de parler couramment la langue de ses

descendants modernes. L'écoier grec d'aujourd'hui apprend facilement à lire ce que Pausanias (auteur d'un guide de la Grèce écrit deux siècles avant Jésus-Christ) dit de la région qu'il habite, et n'est pas long à comprendre le Grec du Nouveau Testament.

Ce caractère de continuité que présente la langue grecque ne permet pas de tirer de conclusion quant à la race; c'est toutefois un témoignage indéniable de la puissance de vie de la langue qui la distingue de toutes les autres branches de souche indo-européenne. Il implique également que certains aspects de la manière d'agir, de la façon de penser grecques ont pu se transmettre à travers les siècles, car la continuité de la langue va généralement de pair avec la continuité d'un certain mode de vie et de pensée.

Caractéristiques nationales

Les plus frappants de ces modes de vie et de pensée qui semblent, n'avoir pas changé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et que l'on est tenté d'appeler « caractéristiques nationales » sont les suivants :

(a) Un fort sentiment collectif d'affinité qui permet aux Grecs d'organiser très rapidement une communauté grecque, et tout particulièrement une communauté urbaine, lorsqu'ils se retrouvent à l'étranger; et ceci semble provenir en ligne directe de la tendance centrifuge d'où sont nés l'état-cité et la colonie grecs de l'antiquité. Aujourd'hui, ils sont disséminés dans un rayon très étendu. Depuis le septième siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'époque actuelle, il y a eu de florissantes colonies grecques sur toutes les côtes de la Mer Noire.¹ Il n'y eut solution de continuité que lorsque, en 1923, les Turcs ont expulsé ou massacré ces communautés de la Thrace turque, du Pont, et de la Cappadoce. Il en resté néanmoins sur la côte roumaine, à Odessa ainsi que

¹ C'est un Grec d'Odessa qui prit l'initiative du premier mouvement pour l'indépendance.

LA GRECE

sur les côtes caucasiennes jusqu'à Batoum où elles sont importantes. La côte libyenne, depuis Alexandrie jusqu'à Tunis, avait elle-aussi de longue date ses communautés grecques, et dans le midi de l'Italie, surtout en Calabre, il restait encore des vestiges des anciennes tentatives de colonisation de « Magna Graecia » petites communautés où se parlait toujours le Grec des anciennes entreprises de colonisation de « Magna Graecia », jusqu'au moment où Mussolini en décida l'anéantissement. A Benghazi il y avait encore une communauté grecque lors de la récente occupation de la ville par les Britanniques. L'Asie Mineure, jusqu'en 1923, avait ainsi qu'Istanbul, une importante population grecque, Chypre est toujours peuplée de Grecs qui descendent d'ancêtres antérieurs à l'époque dorienne et de souche déjà grecque, en ligne beaucoup plus directe que dans la plus grande partie de la Grèce proprement dite où l'adjonction d'Albanais et de Slaves a considérablement modifié les différents types raciaux.

Toutes ces colonies grecques ainsi réparties sont d'origine très ancienne. Quant aux colonies de Grecs établies aux Etats-Unis, en Afrique du Sud et en Australie, elles datent du siècle dernier. Et dans chacune d'entre elles se perpétuent, dans la mesure où les circonstances locales le permettent, les modes de vie et de pensée grecs.

(b) Un sens de la politique profondément enraciné et qui donne lieu à un excellent gouvernement local, à des polémiques enflammées et à un journalisme plein de vigueur. La rapidité avec laquelle les nouvelles se propagent dans une ville grecque, ou par la Grèce toute entière constitue l'arrière-plan de ces activités et est un facteur essentiel de la vitalité de toute communauté grecque. Dire que ce qui a tant étonné St. Paul surprend également le touriste d'aujourd'hui, c'est presque répéter un axiome. Les Grecs ont l'esprit curieux et sans cesse en éveil, ce qui explique en grande partie qu'ils soient entreprenants et inventifs, et aient une capacité d'adaptation et d'assimilation rapide. Les

instructeurs de l'armée britannique ont été très frappés pendant la dernière guerre et au cours de celle-ci par la rapidité avec laquelle un Grec quelconque s'initie à toutes les leçons relatives aux engins si complexes d'aujourd'hui. Les Grecs ont la réaction rapide. Ils ont hérité de l'agilité d'esprit aussi bien que de la langue de leurs lointains ancêtres. Enfin ils sont vifs, subtils et curieux.

(c) Un sens profond et acéré de la justice et de la liberté est implanté chez tous les Grecs. Que cela soit ou non un legs de l'antiquité, cela ressemble du moins de fort près à cette résolution de voir où était la justice et de veiller à ce qu'elle fût faite, qui a été l'un des dons les plus importants de la Grèce antique au monde moderne. Les systèmes de lois de l'antiquité ont été suivis par les codes du monde byzantin, qui furent tour à tour formulés et révisés depuis l'époque de Justinien jusqu'au douzième siècle. L'assujettissement des Grecs au joug des Turcs après la chute de Constantinople en 1453 n'a pas conduit à l'anéantissement du patrimoine grec, parce que les Turcs, avec leur talent d'administrateurs, ont permis aux institutions grecques de subsister en de nombreuses régions, se servant dans leurs buts propres des systèmes de gouvernement et d'administration locaux inhérents aux Grecs, presque comme les Romains l'avaient fait avant eux en terres grecques. La suzeraineté italienne, qu'elle provienne des Vénitiens ou des Génois, fut plus autocratique et moins respectueuse des institutions grecques, comme elle l'est d'ailleurs aujourd'hui encore dans le Dodécanèse.

La Grèce conquiert son indépendance

Ce sens inné de la justice, ce besoin de l'autonomie locale ont affleuré sous l'influence de la Révolution Française; la guerre de l'Indépendance grecque a été le résultat immédiat de la volonté, tout d'abord exprimée par des intellectuels grecs vivant à l'étran-

ger, de libérer le pays du joug turc. Bientôt le peuple grec tout entier clamait cette même volonté, exigeait la libération; toutefois il n'y avait pas en cela d'assertion de nationalisme. La liberté venant graduellement, c'est graduellement aussi que se fit sentir le besoin d'avoir à soi un territoire où l'on pût en jouir et la sauvegarder en sa totalité. C'est ainsi que naquit la petite Grèce de 1832 sur le continent. Elle était assez grande pour constituer un nouvel état sans l'être trop pour être administrée par les instruments rudimentaires de gouvernement disponibles alors. La Grèce qui a émergé de la Guerre de l'Indépendance était un état compact, facilement gouvernable, la superficie n'en était pas trop ambitieuse tout en étant suffisante pour que le pays ne fut pas facteur négligeable en Europe. Les seules îles comprises dans le nouvel état étaient les Cyclades et les Sporades septentrionales (Skyros, Skiatos et Skopelos, etc...). Restaient en dehors les îles asiatiques du large de la Turquie d'Asie ainsi que les îles Ionniennes de l'ouest et du sud, sous domination britannique. L'île de Crète non plus n'y était pas incluse, fait important et significatif. On ne songea pas même à la lointaine île de Chypre. Elle était considérée, ainsi que les communautés grecques d'Italie, de Libye et de la Mer Noire comme un avant-poste non pas d'un empire grec en puissance, mais de la Grèce elle-même. Jamais elles n'apparurent, comme elles l'eussent fait à l'esprit des états dictateurs d'aujourd'hui, comme des bases d'expansion possible, comme les pions d'une impériale partie d'échecs hellène. Les Grecs ont un sens de la réalité beaucoup trop net pour se livrer à des concepts oiseux.

La Grèce compacte qui constitua au prix de tant de sueur et de tels efforts le premier état grec moderne à partir des données de 1831 en recueillit le premier fruit en 1864, lorsque la Grande-Bretagne abandonna à la Grèce les riches îles Ionniennes dont les plus importantes sont Corfou, la Céphalonie, Zante et Cythère (Cerigo). Toutes les communautés grecques proches du conti-

ment étaient maintenant au bercail et la frontière qui séparait la Grèce de la Turquie passait de l'est par Lamia, jusqu'en ouest par Artà jusqu'à l'Adriatique.

Les grandes lignes de l'état grec se dessinèrent ainsi en conséquence directe du désir tenace des Grecs pour la justice et la liberté. La Grèce ne demandait pas tout ce qui était grec en Méditerranée. Elle ne revendiquait que le noyau du pays où il y avait plus de trois mille ans que des Grecs vivaient leur vie propre.

La structure sociale grecque

La petite communauté, première base du monde grec du sixième siècle avant Jésus-Christ, doit surtout son existence à la configuration géographique de la Grèce et des îles. Le nombre d'habitants que pouvait nourrir une région donnée était limité. Dès que la population dépassait cette limite, la cité fondait une colonie ailleurs et celle-ci, aussitôt près de se surpeupler en fondait une autre à son tour. Une cité-mère pouvait ainsi fort bien se voir tôt ou tard grand'grand'mère. Par exemple, Megara fonda une autre Megara en Sicile. Cette Megara fonda une autre cité, Selinus, également en Sicile, et Selinus eut une fille appelée Mazara. Cette tendance n'a d'ailleurs pas disparu, même aujourd'hui, où les moyens de communication modernes permettent à de très importantes communautés telles qu'Athènes, avec son million d'habitants, de vivre en comptant surtout sur les importations maritimes. Des Grecs récemment immigrés en Grèce même ont fondé plusieurs villes nouvelles et ces villes ont à leur tour donné naissance à des villes satellites.

Sous la domination turque, l'ancien système patriarcal de gouvernement local par un conseil d'anciens s'était maintenu en grande partie, et il a survécu dans une certaine mesure parallèlement au système plus moderne de préfets et de maires instauré

après la guerre de l'Indépendance. Chaque village grec est essentiellement une petite démocratie, qui garde la même vigoureuse indépendance de vues et est animé du même patriotisme ardent que l'ancien état-cité. Lorsqu'à l'étranger un Grec dit : « Mon pays » (*ἡ πατρίδα μου*) ce qu'il veut invariablement dire, ce n'est pas la Grèce, mais le village ou la ville où il est né et auquel c'est toujours avec la même ferveur qu'il désire revenir. Il est à peine un village grec où la personnalité marquante ne soit un citoyen qui, ayant émigré, est revenu fortune faite pour y finir ses jours. C'est lui qui aura doté le village de son église, de son musée, de sa bibliothèque ou de son école, ou s'il est relativement pauvre, ou que le village soit trop petit pour s'enorgueillir d'un bâtiment officiel quelconque, il a probablement fait du café ou de l'épicerie le but de placement de ses capitaux.

Tout Grec a le sens civique fort développé et le pourcentage des crimes est moindre en Grèce que dans presque tous les autres pays d'Europe. Le Grec moyen est ami de l'ordre, tout amateur de la discussion qu'il soit. C'est avec un même empressement qu'il aide les autorités à veiller à l'application de la loi et qu'il se dresse contre elles si elles outrepassent leurs pouvoirs. Dans une ville ou un village grec, la police ressemble beaucoup plus à un contingent de citoyens que l'on aurait choisis pour faire le travail de la police qu'à des policiers de métier recrutés pour réprimer les méfaits des citoyens. Cette tendance à créer une police spécialisée qui se fait jour si souvent de la part de différents gouvernements cause toujours du ressentiment et vient invariablement se briser contre une vigoureuse résistance. Il n'est toutefois pas d'Européen qui puisse être plus rétif qu'un Grec devant quoique ce soit d'analogue à la Gestapo. Ce genre de procédé est un anathème devant ses traditions. S'il est vrai que certains dictateurs ont parfois fort bien servi la Grèce, ils ont toujours été contraints en fin de compte soit de modifier leur dictature, soit de se voir désister. L'insistance avec laquelle les Grecs ont

exigé une constitution après la déclaration d'Indépendance a bien vite fait tomber le premier Président de la Grèce, Capodistrias, bureaucrate honnête mais quelque peu tyrannique. L'accession au trône d'un roi bavarois, Otho, semblait devoir assurer la liberté. Néanmoins des menaces d'insurrection accélérèrent la marche des événements de sorte que les Grecs obtinrent leur Constitution en 1843. Otho qui, en matière de gouvernement constitutionnel, s'y connaissait aussi peu qu'on pouvait s'y attendre de la part d'un prince bavarois, fut obligé d'abdiquer en 1863. Un nouveau roi, George, danois, accepta l'offre de la couronne.

L'autonomie locale des villes et des villages, chacun avec son caractère propre et la semi-indépendance vis-à-vis de l'autorité centrale, a toujours été une des caractéristiques de la société grecque moderne. Cette absence totale de quoique ce soit d'approchant à la féodalité — car, en Grèce, il n'y a pour ainsi dire pas de grands propriétaires terriens — accentue encore la vigueur avec laquelle ces petites communautés montrent leur indépendance. Cela explique en grande partie ce que la politique grecque a de turbulent, et l'aspect kaléidoscopique des remaniements politiques en Grèce. Cette brume d'absurdité et de cocasseries politiques, l'aspect constamment changeant des partis politiques et de leurs programmes, ne sont qu'un premier-plan, décor derrière lequel est une solide réalité. Le Grec moyen qui, dans son village ou sa petite ville discute chaque crise de cabinet du point de vue d'un citoyen au sens politique inné, est bien résolu à sauvegarder ses droits individuels tant qu'ils sont conformes à l'intérêt du pays considéré dans son ensemble, et cela assure sous la surface d'apparence éphémère, une réelle stabilité. Il est peu probable que l'Anglais moyen puisse supporter la comparaison avec un paysan grec ordinaire en ce qui concerne la connaissance des affaires internationales et de la politique.

Bref, le Grec moderne est réellement et complètement démo-

cratique par son mode de vie et par son attitude envers son pays. Néanmoins il fait toujours venir le pays en premier et lorsque celui-ci est en danger il sait immédiatement mettre terme à la polémique et serre les rangs.

Un aspect secondaire de la démocratie grecque, c'est qu'il n'y a en Grèce ni titres de noblesse, ni décorations. Seules existent les distinctions d'ordre militaire ou académique. Il n'y a ni comtes, ni ducs, ni barons grecs à l'exception peut-être d'une poignée de titres de courtoisie, qui sont une survivance datant des principautés du régime turc, ou provenant des milieux phanariotes et par conséquent extrinsèques à la Grèce. Ceux-ci ne se perpétuent d'ailleurs pas. Les seuls princes grecs sont ceux de la famille royale qui d'ailleurs n'est pas de sang grec.

Travaux et occupations

La population grecque se divise en groupes simples, bien délimités. Et ce qui est vrai de la Grèce même s'applique également à toute importante communauté grecque située hors de Grèce.

La majorité de la population est composée de paysans fort simples qui vivent dans les villages construits sur les collines ou plus rarement dans les vallées. Ces paysans se suffisent presque. Ils tissent les étoffes dont ils ont besoin, bâtissent leurs maisons eux-mêmes, font assez de culture et d'élevage pour en vivre, il ne leur manque que le pain pour lequel la Grèce est obligée d'importer du blé. Où qu'il se trouve dans la partie continentale de la Grèce un village ordinaire se suffit généralement à condition d'être pourvu de moyens de communication adéquats. La laine que tondent les paysans de Thessalie se file dans d'innombrables endroits et dans maintes des petites îles rocheuses. Il faut pouvoir l'y envoyer et qu'elle en revienne, puis on se met au tissage. On dépend des chemins de fer et des transports par route pour

assurer partout le ravitaillement en fruits qui viennent surtout du Péloponèse. C'est d'Etolie et de Thrace que viendra le tabac de la plupart des villes grecques, le fromage vient d'une province, le vin d'une autre et c'est du réseau de communications qu'en dépend une distribution équitable. Quoiqu'il en soit il y en a toujours juste assez pour que chacun en ait une part raisonnable en permettant de disposer d'un petit surplus pour l'exportation. Les seuls produits qui fassent l'objet d'exportations importantes sont le tabac et les raisins secs.

Les côtes très dentelées sont habituées par des pêcheurs, et c'est parmi eux que se recrutent les admirables équipages de la Marine Marchande et de la Marine de Guerre de la Grèce. Ces pêcheurs vivent d'une façon très analogue à celle des paysans de l'intérieur des terres; tandis que ceux-ci vendent des peaux, de la laine, des fromages, ceux-là vendent leur poisson, séché ou frais.

Il n'y a guère de fermes importantes car peu d'endroits sont propices à l'organisation de grandes fermes. La Thessalie, certaines parties de l'Arcadie, les plaines de Sparte, quelques coins de l'Attique ainsi que la région fort bien organisée du Copais où depuis l'assèchement du lac les milliers d'hectares récupérés donnent d'abondantes récoltes sont à peu près les seules régions ainsi exploitables de la Grèce. L'industrie principale de la Grèce est la fabrication de l'huile d'olive. Il n'est pas un endroit de Grèce où l'olivier se refuse à pousser, et l'huile d'olive est un de ses produits principaux.

Le Grec s'adonne toutefois généralement à des occupations plus lucratives que l'agriculture. C'est l'ambition de tout Grec entreprenant que de devenir propriétaire d'une importante boutique, ou d'avoir à soi une flotille de caïques, ou d'inaugurer un nouveau service de vapeurs reliant d'une île à une autre, pour constituer une ligne qu'il voit en imagination se multiplier et se transformer en compagnie transatlantique. C'est précisément

tout ce que le commerce grec a d'entreprenant qui forme la charpente de l'Etat fort bien organisé qui s'est constitué au cours des cent dernières années. Les banques et le commerce maritime grecs sont un important facteur de la richesse et de la prospérité du pays. Athènes en tant que ville moderne supporte fort bien la comparaison avec n'importe quelle autre ville européenne de semblables dimensions. Sa population actuelle dépasse le million. Ses immeubles ultra-modernes, ses services municipaux, ses beaux édifices publics en font une capitale de premier ordre, et son cadre antique, avec l'Acropole et le Parthénon surplombant la ville lui donnent une beauté sans rivales.

Les conceptions politiques grecques

Chez tout Grec se combinent deux traits dominants. D'une part le Grec est réaliste, sceptique, a un sentiment très fin de l'humour, alors que le ridicule l'amuse profondément. D'autre part il a tendance à se laisser emporter par l'émotion, perdant alors tout sens critique; il en arrive ainsi à une sorte d'état d'ex-tase devant une question à laquelle jusqu'alors il avait apporté tout son jugement critique naturel. Il ne diffère d'ailleurs en cela pas de son prototype du cinquième siècle. Le Grec n'est jamais heureux à moins d'avoir quelque part en tête en vue d'un usage ultérieur une Grande Idée qui le poussera un jour ou l'autre à accomplir d'inimaginables prouesses de bravoure et qui lui vaudra inmanquablement et la victoire et la louange universelle. Il est regrettable que ces deux qualités ne se trouvent aussi bien équilibrées que chez aussi peu de peuples. C'est leur combinaison paradoxale qui fait du Grec un ami aussi plein de charme, un négociateur aussi remarquable, un soldat aussi vaillant. Jamais peuple ne connaîtra la grandeur s'il ne porte en lui quelque chose de ce don étrangement composite.

Lors de la guerre de l'Indépendance, la Grande Idée, c'était

l'unification des Grecs afin de combattre la tyrannie. Ils savaient, comme le savaient les anciens, que c'est seulement par la « Concorde » que l'on vient à bout des tyrans, ou pour employer une expression plus moderne, par la « coordination des efforts », terme qui est lui-même l'enfant posthume de la « sécurité collective ». C'est leur réalisme qui a permis aux Grecs de se rendre compte que c'est l'éducation et l'introduction d'un gouvernement représentatif qui leur permettrait d'arriver à la coordination, alors que leur émotivité les poussait à lutter pour la liberté, pour leur patrimoine traditionnel et pour l'Hellade. Les gréco-philés britanniques qui aidèrent la Grèce apportaient le même joli mélange de soutien matériel et d'inspiration émotive; la popularité de Lord Byron peut tout autant s'attribuer à son cynique enthousiasme et à sa romantique attitude qu'aux canons et aux deniers qui l'accompagnaient. Les Grecs aiment les enthousiastes, mais à condition que ceux-ci ne mettent pas leur foi toute entière en l'ardeur qui les anime. Là encore, paradoxe.

La Crète et la Macédoine

Tant que la Grande Idée de l'Hellenisme n'a pas dégénéré pour ne devenir que du Nationalisme pur et simple, tout a bien marché. Sitôt né, le Nationalisme ne tarde pas à faire surgir des difficultés, et c'est lorsque la question de Crète s'est posée que la politique grecque a tout d'abord changé de nature. Crète est habitée par un des groupements de Grecs les plus résolus et les plus enthousiastes du monde. Les Crétois sont, de tous les habitants des îles, les plus fiers. Dès que la Grèce du continent et des petites îles attenantes eût obtenu son indépendance, sa résolution de se libérer s'affermirait encore, ce qui n'allât pas sans gêner fort les diplomates peu soucieux des idées abstraites de liberté et de justice. C'est le duc de Wellington qui, en 1830, pour des raisons

diplomatiques de haute importance, avait veillé à ce que Crète ne fût pas incluse dans le nouvel état grec, ceci à l'encontre des propositions faites par d'autres puissances. Lorsque le Roi George I accéda au trône en 1863 et que la cession à la Grèce des îles ioniennes eût lieu presque simultanément, la Crète ne vit pas de raison pour n'être pas elle-aussi adjointe à l'état grec, donc en 1866, les Crétois déclarèrent sans ambages leur union à la Grèce. Ceci provoqua des conflits avec les troupes turques dans toute l'île et créa un état de choses que les Puissances jugèrent dangereux. Les Turcs, appuyés, réprimèrent le soulèvement qui échoua. Toutefois la question se posa à nouveau en 1889, pour qu'enfin il fût donné satisfaction en 1898 aux constantes revendications des Crétois.

Puis les revendications de l'héllénisme, qui en vint bientôt à revêtir l'aspect d'un mouvement nationaliste moderne, se propagèrent dans la région de la frontière septentrionale, et la question de Macédoine se dessina. Les lignes de démarcation entre les Hellènes, les Slaves et les Bulgares y étaient, comme elles le sont restées, fort peu nettes. C'est pour de bonnes raisons que le grand nom de la Macédoine s'est abaissé au point de rappeler surtout le plat de légumes inscrit sur un menu de restaurant. La Grèce devait pendant bien des années brûler les doigts de sa politique au feu des passions raciales sans cesse avivé par les fagots diplomatiques que l'on y jetterait. C'est du nord qu'au cours de toute son histoire la Grèce a traditionnellement vu venir le danger, et c'est de ces mêmes collines de la Macédoine qu'a fondu sur elle dans un roulement de tanks, son dernier et son plus grand désastre.

En Grèce, la politique commençait à se dessiner de façon plus compréhensible. Une section du public grec se prenait à ce jeu dangereux : chercher toujours de nouvelles régions qui auraient droit à s'appeler grecques, et accroître ainsi le royaume, alors que l'autre, d'esprit beaucoup plus pratique décidait que tels étaient

les confins de l'Hellade. Au-delà était un monde non-hellène ou, selon l'expression que l'Empereur Adrien fit inscrire sur son arche commémorative à Athènes : « De ce côté est la cité de Thésée et de cet autre celle d'Adrien. » Il y avait les Grecs qui acceptaient leurs frontières et ceux qui ne les acceptaient pas. Les ambitions de la Grèce dans le domaine de la politique étrangère concordaient toutes sur un point : il fallait rester amis avec les voisins des pays limitrophes nord, tout au moins tant qu'ils le désiraient eux-mêmes. C'est en 1912 que ce principe amena à une conclusion logique: La Bulgarie, le Monténégro, la Serbie et la Grèce s'unirent pour chasser la Turquie d'Europe, en ne lui laissant que l'extrême pointe de la Thrace européenne, cet hinterland immédiat de Constantinople. Il eut pu sortir de ce fort raisonnable groupement de peuples une Fédération des Balkans. Cela a toujours été le but de tous les Grecs éclairés. Mais cette seconde « Grande Idée » fut étouffée dans le cocon par la trahison de la Bulgarie qui, l'année suivante, lança une attaque soudaine sur ses alliés de la veille, aussitôt après la défaite turque. C'est ainsi que la seconde guerre des Balkans se poursuivit futillement pendant tout un été pour se terminer par l'humiliation de l'agresseur et par sa défaite.

La Grèce et la Bulgarie

La Turquie était tyrannique de longue date, on pouvait à peine la considérer comme un dangereux ennemi; les Grecs n'ont donc jamais éprouvé pour les Turcs une haine profonde. L'amitié gréco-turque qui semble récente se fonde en réalité sur une solide base de bonne volonté. Quant à la Bulgarie, c'est une tout autre affaire.

Voilà pourquoi, après 1912 la politique grecque a pris une orientation qui a associé le pays à toute puissance qui le soutiendrait contre la Bulgarie, et qui d'autre part a rendu la Grèce

extrêmement défiante des amis de la Bulgarie. Voilà ce qui est à la source de ce conflit fondamental de politique intérieure né de la rupture entre le Roi Constantin et son Premier Ministre Venizelos. Venizelos était d'autre part partisan de toutes les réformes libérales raisonnables dont le pays avait tant besoin, alors que le roi s'en tenait au point de vue suranné de la monarchie du temps d'Otho, et ne connaissait nullement la structure sociale de son pays. Le libéralisme des partisans de Venizelos alla donc de pair avec la politique étrangère qui cherchait ses amis parmi ceux qui ne sympathisaient pas avec la Bulgarie. Ainsi, étant donné que l'Allemagne et l'Autriche étaient amies de la Bulgarie en 1912, l'orientation de la politique étrangère libérale de la Grèce était claire. La fissure profonde qui s'est ainsi produite dans la vie politique de la Grèce est celle qui sépare les deux partis politiques; les Crétois et tous les expansionnistes ont tout naturellement gravité vers le parti de Venizelos. Très peu plus tard, se formait un nouveau groupe avec sa Grande Idée : demander le retour du Dodécannèse à la Grèce,¹ et quand celle-ci, guidée par Venizelos, vint se joindre aux Alliés en 1916 et lutta avec eux contre l'Allemagne et la Bulgarie jusqu'à la victoire, le nombre des expansionnistes ardents s'accrut encore. En effet tout le sud de la Macédoine, tout l'est jusqu'aux confins de la Thrace étaient grecs. Et ce n'était que justice car à part quelques Turcs tous les habitants en étaient grecs. Cela n'en conduisit pas moins à des rêves d'expansion et à des revendications d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient trop insistantes ou trop précipitées. Quant au parti qui suivait le Roi Constantin, il ralliait les éléments politiques les plus prudents et les plus sobres ainsi que des germanophiles nets qui n'avaient d'autre place ailleurs, et les petits groupes qui considéraient que la Grèce était déjà trop

¹ Le Dodécannèse, ou les douze îles, (il y en a de fait plus,) est habité par des Grecs mais est resté sous le joug turc jusqu'en 1911 où, par suite de la guerre italo-turque, l'Italie s'en empara.

grande et trop avide d'expansion. Qui dira, à la lumière des événements à venir lequel des deux groupes avait raison ?

La Grande Guerre de 1914-18

La scission politique devint bientôt une querelle personnelle entre Venizelos et les représentants de la Monarchie. A la déclaration de guerre, il était évident que la Grèce, tout comme les autres pays avoisinants les nations belligérentes, pourrait fort bien être entraînée à prendre part aux hostilités. Le 4 août 1914, le Kaiser invita la Grèce, en la personne du Roi Constantin à se joindre aux alliés teutons dans une guerre destinée à mettre fin à la domination slave dans les Balkans. Le Roi déclina l'invitation et Venizelos marqua le refus. Néanmoins la menace grandissante qui venait de Turquie mis la Grèce sur ses gardes. Elle se rapprocha peu à peu de l'Entente. Les puissances de l'Entente avaient la maîtrise de la Méditerranée et par conséquent tenaient les lignes de vie de la Grèce. En 1915, la Grande-Bretagne invita la Grèce à venir en aide à la Serbie en vertu du pacte d'assistance mutuelle existant avec ce pays. C'était là un premier pas en avant vers la résurrection de la Fédération balkanique moribonde. Venizelos demandait l'envoi d'une expédition aux Dardanelles afin d'y venir en aide aux Britanniques. Cela provoqua néanmoins une crise ministérielle immédiate qui amena la chute de Venizelos. Celui-ci fut remplacé par un royaliste, Gounaris. Gounaris se maintint avec le roi Constantin autant qu'il était possible dans une ferme politique de neutralité. Vers la fin de l'année la Bulgarie mobilisa, et la Grèce se vit dans l'obligation de décider s'il lui fallait apporter à la Serbie l'aide prévue par le pacte d'assistance mutuelle. La Grèce ne voulait pas, et à juste raison, se battre contre l'Allemagne et son accord avec la Serbie n'envisageait qu'une attaque de la Bulgarie sur la Serbie. Il prévoyait la mise en campagne par la Grèce de 150.000 hommes

pour venir en aide à son alliée. Mais, assez naturellement d'ailleurs, la présence de l'Allemagne et de l'Autriche retenait la Grèce. Venizelos, qui était revenu au pouvoir, reçut l'autorisation de demander à la France et à la Grande-Bretagne si, au lieu de la Grèce, elles seraient disposées à pourvoir elles-mêmes ce contingent. En octobre, ces deux puissances réglèrent la question en envoyant une armée à Salonique.

La chute de Venizelos s'en suivit immédiatement. Puis vinrent les longues négociations qui aboutirent en juin 1917 à la décision des alliés de faire abdiquer Constantin. Venizelos revint une fois de plus au pouvoir et amena enfin la Grèce aux côtés des Alliés. Quatorze divisions grecques se battirent vaillamment en Macédoine, prirent leur part de l'attaque finale qui écrasa les armées bulgares et mina l'Allemagne elle-même. C'est Hindenburg qui a lui-même déclaré très explicitement que la débâcle de Macédoine a marqué le début des défaillances allemandes devant les attaques des forces alliées. Les Grecs se sont battus avec ardeur et fort efficacement aux côtés des Britanniques et ils ont pénétré très profondément en Bulgarie avant la signature de l'armistice du 30 septembre sur ce front. Au Traité de Paix la Grèce a fixé finalement ses frontières sur le faite des Monts Rhodope, jusqu'à la Maritsa et elle a posé les fondations de sa récente prospérité.

La Grèce, la Turquie et l'Entente balkanique

La guerre de quatre ans terminée, la Grèce, qui avait déjà beaucoup acquis se trouva tentée d'avoir plus. Sa revendication sur le Vilayet de Smyrne lui fut fatale, et provoqua pour elle un désastre immédiat. Jamais d'ailleurs les Grecs ne s'étaient attachés de tout cœur à cette entreprise. Du désastre, il naquit le nouvel état turc de Kemal qui redevint ami de la Grèce. On enterrait le passé, et on le laisse bien enterré. Dès 1915, il existait des éléments réels et durables sur quoi fonder enfin la fédéra-

tion balkanique et, pour la première fois les deux partis opposés semblaient près de se mettre d'accord. Venizelos posait les fondations d'un pacte d'amitié définitif avec la Turquie ce qui fut fort apprécié de part et d'autre; l'Entente balkanique qui commençait enfin à prendre forme avait déjà un solide noyau d'amitié inter-yougoslave, turque et grecque. La Roumanie y venait peu à peu. Toutefois la Bulgarie restait bien en dehors. Sa défaite de 1918 lui en cuisait toujours et elle continuait d'espérer arriver à ses fins plus facilement par les menaces et par la force. Depuis trente ans, la Bulgarie n'a pas manifesté le moindre signe amical vis-à-vis de ses voisins et c'est sur le récif bulgare que vient toujours se briser la carène de la Fédération. Une fois encore l'Allemagne se sert de la Bulgarie en tant que Quisling de façon à annihiler l'idée de fédération si chère aux Grecs et aux Turcs.

Le général Metaxas

C'est en 1936 que la Grèce a passé par sa crise de politique intérieure la plus sérieuse. Cette année-là les deux partis opposés dont les dissensions reposaient toujours sur les vieux différends qui s'étaient élevés entre les partisans de Venizelos et les Royalistes se trouvèrent devant une situation presque insoluble. A part un groupe de communistes assez flou, comptant environ une douzaine de membres, les Venizelistes avaient sur les Royalistes une majorité d'une voix, la Chambre ayant quelque trois cents membres. Aucun des deux partis ne voulait coopérer avec les communistes pour arriver à une véritable majorité. Il n'y avait donc d'autre issue qu'une solution entièrement nouvelle. C'est le général Metaxas qui la trouva : quelque difficile à digérer qu'elle fût pour le parti libéral, elle consistait avec l'assentiment du Roi à abroger la constitution, à licencier la Chambre et à organiser une dictature modérée. Le général Metaxas, homme de courte taille extrêmement intelligent, très résolu, devint dictateur, à titre de

Président du Conseil; ceci se passa en août 1936. Il était parfaitement typique de ces Grecs froids, sceptiques, qui ne perdent jamais conscience de la réalité, dont toute l'énergie se consacre à la cause du pays et qui se refusent à se laisser entraîner dans des aventures. Le général était tout aussi capable d'enthousiasme que tout bon Grec, mais son esprit critique et son génie constructif étaient hors pair. Lorsque la guerre actuelle éclata, se rappelant les pénibles dilemmes qu'une politique trop vague avait créés pour son pays pendant la dernière guerre, il se montra résolu à veiller à ce que son pays gardât les mains libres. Il ratifia de nouveau, en l'affermissant, le pacte gréco-turc auquel Venizelos avait travaillé et il adopta une politique de prudente neutralité, acceptant les garanties que lui donnèrent l'Italie et la Grande-Bretagne en ce qui touchait l'intégrité et l'indépendance des territoires grecs. Il savait néanmoins quels étaient ses ennemis. Il craignait l'Allemagne et ressentait vis-à-vis de l'Italie une défiance innée; toutefois ses opinions ne perçaient nullement dans sa politique étrangère. Sa position était d'autant plus assurée qu'il avait beaucoup amélioré le système de défense de son pays. Il avait fait bon usage des pouvoirs dictatoriaux dont il jouissait, pouvoirs qui parfois trop absolus et souvent empreints des traits caractéristiques de ceux de ses ennemis potentiels, lui avaient du moins permis de procéder, sans être constamment entravé par des dissensions politiques, à l'œuvre raisonnable de réorganisation et de réforme militaires. C'est grâce à lui, ainsi qu'aux réformes techniques introduites plusieurs années auparavant par le général Pangalos, que l'armée, la marine et l'aviation de guerre grecques avaient atteint un perfectionnement surprenant pour celles d'un si petit état.

L'Italie, qui, ou ne tenait pas compte de cette réorganisation, ou l'ignorait totalement, déclencha une guerre des nerfs contre la Grèce au début de l'été de 1940. Cette guerre des nerfs arriva à son point culminant lorsque l'Italie concentra des troupes en

Albanie sur la frontière grecque et que le 15 août elle coula le croiseur grec, le « Hellé » à Tenos.

C'est de ce moment que date la décision prise universellement par tous les Grecs d'oublier leurs rivalités politiques, d'enfouir leurs opinions politiques lorsqu'elles s'élevaient contre le régime de Metaxas, et (l'opposition ainsi neutralisée était considérable), de le suivre, faisant de lui le chef reconnu de tous, quelle que soit la direction qu'il choisirait. C'est également à ce moment-là que commença à déferler sur la Grèce une de ces marées montantes d'enthousiasme telle qu'on n'en avait pas vues depuis la Guerre de l'Indépendance grecque.

Enfin vint l'ultimatum italien et le « non » ferme et résolu de Metaxas devant les termes que proposait l'Italie. La Grèce entra dans la guerre.

L'industrie et le commerce grecs

Les Grecs sont essentiellement un peuple maritime. C'est là la raison pour laquelle ils comprennent les Britanniques mieux que tout autre peuple étranger. Toutes les villes grecques importantes sont sur le littoral. La géographie même du pays interdit le développement urbain à l'intérieur des terres. Larissa, Tripolitsa, Florina et Janina sont les seules grandes villes qui ne soient pas à proximité immédiate de la mer, et toutes, à l'exception de Florina, ont accès à la mer par des ports qui ne sont pas éloignés d'elles de plus d'une heure ou deux. Larissa a pour débouché Volo, Tripolitsa utilise Nauplie et Janina a pour port Preveza.

La vie entière de la Grèce dépend en réalité de son commerce maritime et sa prospérité dépend entièrement de l'activité de sa marine marchande. Les importations de la Grèce sont fort importantes; ses vivres proviennent surtout de l'étranger. La Grèce ne produit jamais assez de blé pour se suffire et le pain est néanmoins l'un des aliments principaux de sa population. Les plaines

de Thessalie, la petite région béotienne de culture du blé dans la province de Copais, ainsi que certaines localités de l'ouest de la Grèce donnent une certaine quantité de grain; la Macédoine et la Thrace viennent y ajouter leurs moissons qui sont fort abondantes. La majeure partie de ce commerce intérieur repose pour ses transports sur un réseau routier que parcourent d'innombrables camions et cars tandis que les îles sont tributaires de flotilles composées de milliers de caïques à moteur. Les multiples allées et venues de celles-ci sont un des traits caractéristiques des relations qui lient les îles. Sans elles, c'est la famine, tout comme l'interruption du commerce maritime méditerranéen et atlantique est la section d'artères vitales. Les mauvaises routes du nord de la Grèce, le chemin de fer à voie unique qui relie Athènes à Salonique et à Belgrade, et de là à l'Europe centrale, l'embranchement qui longe la côte depuis Salonique jusqu'à Constantinople, tout cela est loin d'être à même de pourvoir à plus d'une piètre fraction des besoins de la Grèce. Le gros de son commerce s'est toujours effectué par le midi.

Sa situation actuelle est par conséquent des plus critiques. L'Allemagne lui a arraché ses deux provinces de Macédoine et de Thrace qu'elle a mises aux mains des Bulgares. Ceux-ci en ont massacré les habitants et se sont emparés des régions productrices. La Grèce n'a plus accès au blé qui pousse sur les riches terres de l'est de la Strouma. Au nord, la ligne qui relie Salonique à Belgrade traverse une région que les troupes allemandes n'ont pas réussi à soumettre ni à pacifier. Sa voie ferrée unique, même si elle est utilisable, sert et continuera longtemps à servir aux transports militaires pour le seul bénéfice de l'armée allemande.

Quand au commerce maritime grec en Méditerranée, il est actuellement réduit à néant, les communications qui reliaient les îles sont à peu près coupées. Les Allemands ontquisitionné des centaines de ces caïques grecques qui assuraient le ravitaillement d'île en île et les ont employée à l'invasion abortive de l'île

de Crète où elles furent toutes coulées. Les bâtiments de petit tonnage, jaugeant jusqu'à trois milles tonnes ont pour la plupart gagné l'Égypte lors de l'invasion allemande de la Grèce, et les paquebots qui assuraient les services maritimes des lignes de la Méditerranée, des Indes, et d'Amérique ont également échappé à l'ennemi. Donc, non seulement les Grecs sont dans l'impossibilité d'importer quoique ce soit en quantités importantes, mais de plus ils se sont trouvés contraints à remettre aux armées d'occupation italienne, bulgare, allemande, une grande proportion du peu que rapportent leurs terres. Il est impossible de voir comment pallier en Grèce à un état de demi-famine. Le « Nouvel Ordre » semble hélas, amener avec lui la famine, la peste et la mort.

Outre ces produits essentiels à la vie : le blé, le maïs, les fruits et autres vivres agricoles, la Grèce cultive du tabac, à l'ouest en Arcanie et dans l'est de la Macédoine. C'est dans cette dernière que l'on cultive les meilleures espèces de ce que l'on convient d'appeler tabac turc. Kavalla et Zanthi étaient les centres de culture du tabac les plus importants du monde antique. Ce sont les Bulgares qui tirent maintenant parti de cette industrie.

Le commerce des raisins secs était également fort important; il était surtout concentré dans le nord du Péloponèse. C'était presque exclusivement un commerce d'exportation.

La Grèce n'a pas de pétrole et se reposait surtout sur la Roumanie pour ses approvisionnements en carburant. Celle-ci lui livrait 80% de sa consommation annuelle moyenne de 250.000 tonnes.

Les ressources minérales de la Grèce ne sont pas nombreuses, mais elles sont importantes. On tire des mines antiques de Laurium en Attique un plomb qui n'est pas sans valeur. Il n'y a pas de gisements de fer importants. Le magnésite y est plus abondant; le rendement annuel en est d'environ 45.000 tonnes, mais ce qui compte le plus, ce sont les mines de chromium de Thes-

salie d'un rendement de 30.000 tonnes. C'est un atout pour l'Allemagne qui souffre d'une pénurie de ce minerai d'importance capitale dans l'industrie de guerre.

En 1939 la Grèce commençait à connaître une réelle prospérité, sa désolation et sa misère actuelles en sont d'autant plus tragiques.

Les invasions italienne et allemande, 1940-1

Selon les témoignages dont on dispose il semble que l'Italie ait reçu pour mission en 1940 de régler la question des Balkans. Les convoitises italiennes allaient déjà depuis longtemps non seulement jusqu'aux côtés est de l'Adriatique, mais elles visaient en outre à la domination totale des Balkans. Ses intrigues des années récentes avec la Bulgarie ont prouvé qu'une fois de plus elle revenait au vieux jeu qui consiste à exciter les Etats les uns contre les autres afin d'empêcher la formation si souhaitable de la Fédération balkanique qui avait souvent été sur le point de se réaliser. La tentative faite par l'Italie à Corfou en 1923 donna aux Grecs un avertissement qu'ils ne furent pas longs à comprendre. L'Italie leur a été suspecte depuis cette époque; son occupation temporaire de l'Albanie au cours de la Grande Guerre avait déjà beaucoup inquiété les Grecs, n'était-ce que du fait que l'Italie s'efforçait constamment de repousser (aussi loin que possible vers le sud), la frontière septentrionale de la Grèce dans cette région, ceci par des pourparlers diplomatiques et la constante répétition de revendications devant ses alliés. L'occupation par la force de l'Albanie indépendante en avril 1939 confirma les soupçons les plus graves qu'entretenaient les Grecs.

Il y avait longtemps que la Grèce s'attendait à l'ultimatum et à l'invasion du 28 octobre 1940, et elle s'y était préparée dans la mesure de ses moyens. La garantie que lui avait donnée la Grande-Bretagne en avril 1939 avait affermi sa confiance. Les

renseignements qu'avait l'Italie sur la situation en Grèce étaient aussi erronés que le sont généralement les jugements portés par les Italiens. Ceux-ci paraissent avoir été convaincus que l'opposition grecque s'évanouirait rapidement, et peut-être même que l'ultimatum serait accepté.

Au contraire, la conséquence immédiate de l'invasion fut un rapprochement immédiat de tous les partis politiques, on se serra les coudes et l'enthousiasme qui s'empara de la nation fut unanime. Jamais au cours de son histoire la Grèce n'avait connu telle unité ni telle résolution. Le patriotisme grec, fondé comme il l'est sur la vie du village est un des remparts les plus formidables. Il n'est pas de citoyen au monde plus résolu à défendre son foyer que le Grec. Et à cette occasion il n'y eut ni parti politique, ni individu qui désirât autre chose que de défendre son foyer jusqu'au bout. Les Venizelistes de l'opposition ainsi que tous les autres partis soutinrent ouvertement le général Metaxas qui inspirait la plus grande confiance par le renom de sa science militaire; il y ajoutait en outre les excellents résultats de son administration, parmi lesquels étaient de nombreuses réformes sociales que nul avant lui n'était parvenu à accomplir. Le caractère autoritaire de son régime avait été le seul facteur d'inquiétude, mais on se rendait compte qu'en temps de guerre il présentait des avantages considérables sur un régime délibérément démocratique qui avait lors des dernières élections abouti à une division d'opinion si égale qu'elle paraissait insoluble. Néanmoins il se refusa à former un gouvernement national, tel que le demandait une importante section de l'opinion publique, où les partis patriotes opposés seraient représentés.

Non seulement la première attaque italienne se heurta à une ferme résistance, mais en outre les troupes italiennes se virent repousser dans les montagnes d'Albanie, les Italiens qui avaient une importante supériorité numérique sur les Grecs se trouvèrent dans la pénible obligation de combattre pendant tout l'hiver

dans la neige et la boue des escarpements et des ravins albanais. Un mois après leur première attaque, les Italiens étaient chassés de Grèce, et ils ne remirent pas le pied en territoire grec jusqu'au jour où leurs maîtres allemands les y conduisirent sous la protection de leurs chars. L'Italie s'était mise en campagne avec onze divisions, en décembre elle avait dû en accroître le nombre jusqu'à dix-huit et en février, elle ne mettait trente-six en branle. L'offensive finale italienne de ce mois-là ne réussit pas plus que les autres à permettre aux Italiens de franchir la frontière grecque. L'esprit de résistance des Grecs étonna beaucoup de gens, mais il n'avait au fond rien de surprenant pour quiconque avait suivi l'histoire récente de la Grèce.

L'aide qu'apporta la Grande-Bretagne n'était que navale et aérienne; l'Allemagne avait annoncé que l'envoi de troupes britanniques l'obligerait à attaquer la Grèce elle-même. La situation désastreuse des Italiens créait néanmoins un état de choses que l'Allemagne ne pouvait pas tolérer longtemps. En janvier quelques trente divisions allemandes étaient entrées en Roumanie et se concentraient pour la plupart sur les rives du Danube.

1941 Au début de février quelques unes de ces divisions s'étaient établies sur la frontière bulgare. La construction de ponts sur le Danube indiquait clairement que la Bulgarie constituait l'objectif suivant. De connivence avec les Bulgares et d'accord avec la Bulgarie une importante force armée allemande, comprenant des divisions blindées, traversa le Danube le 1^{er} mars.

Il était dès lors clair que le sort même de la Grèce était en jeu. La presque totalité de l'armée grecque était occupée à contenir les Italiens en Albanie, donc sur le flanc droit de la Grèce la frontière gréco-bulgare était ouverte et presque sans défense. La Grèce n'y avait en tout qu'environ trois divisions.

Une décision s'imposait alors : fallait-il demander à la Grande-Bretagne d'augmenter son aide, requête que justifiaient les garanties qu'elle avait données? Etant donné qu'un corps ex-

péditionnaire allemand se trouvait presque à la frontière grecque, il ne pouvait plus être question de provocations envers l'Allemagne. Il serait ridicule de continuer à discuter. La Grèce demanda donc à la Grande-Bretagne d'envoyer les troupes dont elle pouvait disposer. Cette requête eut lieu le 4 mars et les arrivées de troupes britanniques commencèrent une semaine plus tard. A la fin du mois, celles-ci occupaient des positions sur les rives de l'Haliakmon.

Le 6 avril, les Allemands lancèrent une violente attaque sur la Grèce et la Yougoslavie. Si la Yougoslavie, dont le coup d'état du 27 mars avait en une nuit fait d'une politique d'apaisement et de soumission incompétente à la politique allemande une politique d'opposition résolue à l'invasion, avait été à même de prendre les mesures militaires nécessaires au soutien de cette nouvelle politique, ses troupes, solides et résolues, auraient pu contribuer à endiguer l'avance allemande.

Mais c'est surtout dans le nord qu'elle avait organisé sa défense, ses forces étaient disposées de façon à parer à une attaque dans la région du Danube, alors que dans le sud, où ses armées auraient pu coopérer si fructueusement avec les troupes grecques et britanniques, elle n'avait pour ainsi dire rien.

Devant la menace d'attaque allemande, les Grecs avaient annoncé qu'ils défendraient leur pays jusqu'au bout, avec ou sans l'aide des Britanniques; rien n'ébranla leur résolution, même lorsque le 25 mars le gouvernement yougoslave corrompu alla jusqu'à signer un pacte avec l'Allemagne — pacte qui fut bientôt répudié. Les Grecs déclarèrent comme un seul homme préférer mourir plutôt que de se rendre, même quand la Yougoslavie leur faillit, même lorsqu'il fut évident que l'aide britannique serait clairement limitée et retardée par la lenteur des transports maritimes. Même après l'invasion de la Yougoslavie qui ne fut l'affaire que de quelques jours, la résolution grecque resta inébranlable.

L'effondrement de la Yougoslavie permit à l'ennemi de tourner la ligne gréco-britannique sur la gauche près du Lac Ohrida, ainsi qu'à Rupel et à Doiran les positions grecques situées en avant de la ligne principale de résistance. Le 10 avril Salonique tomba, les forces allemandes entraient enfin en contact avec les troupes impériales britanniques sur leurs positions. Celles-ci continuèrent à tenir jusqu'à ce que le mouvement tournant effectué par les Allemands à gauche eût isolé les troupes grecques d'Albanie. Les armées italiennes ne bougeaient toujours pas et attendaient l'aide de leur plus puissante alliée. L'arrivée de forces mobiles allemandes à Janina décida finalement de la situation. L'armée britannique se replia jusqu'aux Thermopyles, dernière tentative de défense dans le sud de la Grèce. Un nouveau mouvement de flanc, mené sur la gauche, rendit cette position intenable à son tour, en ouvrant la possibilité d'une percée allemande jusqu'au golfe de Corinthe et après une très brève traversée, jusqu'au Péloponèse, c'est-à-dire jusqu'aux seules bases que l'armée britannique pût utiliser pour ravitailler par mer. C'est-là ce qui amena de force la décision d'évacuer la Grèce. Au 28 avril, les forces britanniques avaient pour la plupart déjà quitté la Grèce et une bonne partie d'entre elles était concentrée dans l'île de Crète.

Les Crétois avaient envoyé une division de leurs meilleures troupes en Albanie où elles s'étaient battues aux côtés du gros de l'armée grecque. Si cette armée fut contrainte à capituler c'est parce que ses moyens de ravitaillement étaient coupés et qu'elle était cernée. La Crète se trouvait donc démunie de ses propres troupes et il n'y restait qu'un bataillon ou deux de soldats encore à l'instruction. Cependant depuis le début de la guerre, il y avait dans l'île une petite garnison britannique. Les troupes évacuées de Grèce venaient s'y ajouter. Celles-ci avaient leurs armes, mais elles étaient dénuées d'artillerie et de tout matériel lourd. L'île de Crète se trouvait dans une situation

critique en cas d'attaque allemande. Celle-ci fut lancée à la fois par air et par mer et l'histoire gardera à jamais la mémoire des luttes épiques qui s'ensuivirent. Les défenseurs furent vite débordés; la moitié à peu près en furent évacués. L'île la plus fière de la Méditerranée tombait aux mains de ceux qui haïssent le plus la liberté. C'est ainsi que se terminèrent les campagnes de Grèce et de Crète. Le 27 avril, le drapeau allemand fut hissé sur l'Acropole d'Athènes; l'évacuation de l'île de Crète par les troupes britanniques se termina le 31 mai. Les Allemands, les Italiens et les Bulgares se ruèrent sur leur adversaire alors qu'il était prostré.

C'était la fin de la lutte la plus vaillante que la Grèce eût jamais menée au cours de toute son histoire.